



Meilleur récit rédigé par un résident

## 43 minutes

Jody Ching MD

Un soir, alors que j'étais de garde à l'hôpital général, on m'a demandé de surveiller une dame âgée qui était dans un état particulièrement précaire. Elle venait d'être transférée aux soins palliatifs et les infirmières croyaient que ses heures étaient comptées.

La porte était ouverte, et comme j'étais curieuse, j'ai regardé dans la chambre avant même de frapper. Bien que je n'aie jeté qu'un coup d'œil rapide, je me souviens de presque chaque détail de la scène, comme si elle venait de se dérouler. Le soleil était couché et une simple lampe, dans le coin, à côté de la fenêtre, projetait sur la petite pièce une douce lueur étrangement réconfortante. Le corps frêle de la vieille dame, bordé à la diagonale sur un petit lit ordinaire, était à peine assez lourd pour former un creux dans le matelas ferme.

J'ai frappé doucement à la porte, puis je suis entrée en me présentant comme résidente qui devait venir voir comment elle se portait. Elle n'a pas réagi, et si je n'étais pas passée directement dans son champ de vision, je ne crois pas qu'elle aurait eu connaissance de ma présence. Je me suis approchée de son lit, et je me suis alors pincée les lèvres, car je fus frappée de pitié. Jamais auparavant je n'avais vu une personne si maigre et si légère *sembler si lourde*. On aurait dit qu'un poids invisible la tirait vers le bas, rendant impossible pour elle la simple idée de faire l'effort incroyable de lever un seul doigt. C'était plutôt angoissant de voir quelqu'un étendu, trop faible pour bouger, mais les yeux grands ouverts et étrangement alertes.

J'ai déposé mon stéthoscope sur la table de chevet. C'était la première fois que je voyais une personne si près la mort, et j'étais émerveillée par la fragilité de la vie que j'avais devant les yeux. La simple tâche de respirer paraissait complètement épuisante. Il semblait que, dès qu'elle avait cessé d'inspirer, sa poitrine s'affaissait, expulsant tout l'air de son corps. Cela me rappela le mouvement des vagues qui tentent de s'étendre sur la plage. Une courte bouffée d'air envolée avant même qu'elle en ait profité. Elle gardait la bouche ouverte pour faciliter le passage de l'air, mais ses efforts demeuraient vains, laissant ses lèvres, ses genives et sa langue complètement desséchées. Même ses

glandes salivaires étaient trop épuisées pour continuer de se battre.

J'ai tiré la chaise à côté du lit et j'ai délicatement pris sa minuscule et frêle main dans la mienne, bougeant le moins possible de peur de la briser ou de lui faire mal. Sa peau était douce et mince comme du papier de soie, inextricablement repliée autour des os qui se trouvaient dessous. Je n'ai pas osé exercer de pression. Je n'ai pas osé la caresser. Je suis restée assise là, immobile, sa main dans la mienne.

Peu de temps après, j'ai remarqué un manque de constance dans ce qui aurait dû être une respiration très rythmée. Quelques cycles corrects étaient suivis de cinq à dix secondes de silence, avant qu'elle inspire de nouveau. Même si je connaissais la science et la théorie des épisodes d'apnée, je ne pouvais empêcher mon cœur de battre à tout rompre chaque fois qu'elle prenait une pause dans ses efforts respiratoires. Mon imagination s'est rapidement mise à me jouer des tours, et j'étais presque convaincue que le pouls dans son cou s'affaiblissait au point où il allait s'arrêter.

Qu'allais-je faire si elle mourait à cet instant, sa main dans la mienne? La sentirais-je partir? Sa peau deviendrait-elle froide instantanément? Devrais-je consigner l'heure? Devrais-je prendre mon stéthoscope et prononcer officiellement son décès? Que diraient les membres de sa famille? Éprouveraient-ils du ressentiment parce que j'étais là à leur place?

Oh là là, sa famille. Soudain, je me suis sentie horrifiée. Pas à la pensée de passer du temps avec cette dame durant ses derniers instants, mais plutôt à l'idée qu'elle doive les passer avec moi. Je ne la connaissais pas. Je n'avais pas fait partie de sa vie. Je n'avais jamais rencontré ses proches, ni même elle. Je ne savais même pas si elle voulait que quelqu'un soit avec elle à cet instant. Peut-être voulait-elle seulement mourir en paix, sans qu'une étrangère effrayée et remplie de culpabilité tremble chaque fois qu'elle cessait brièvement de respirer.

Puis, comme pour m'extirper de mon délire paranoïaque, sa main s'est crispée dans la mienne. J'ai regardé son visage pour me rendre compte qu'elle me regardait, bien que rien d'autre dans sa position n'ait changé. Elle m'a fixée d'un regard chaleureux, avec ses yeux bleu clair qui avaient capté des milliers de souvenirs. Son visage était doux et bienfaisant, et ses traits avaient été façonnés durant plus de trois quarts de siècle. Mon rythme cardiaque s'est ralenti et régularisé tandis que je réalisais que son cœur à elle avait battu bien longtemps avant que j'arrive.

Des années.

Des décennies.

Il y avait eu des milliards de battements de cœur avant moi. Des battements tout au long de la petite école et de ses difficiles années d'adolescence. Des

The English version of this article is available at [www.cfp.ca](http://www.cfp.ca) on the table of contents for the January 2013 issue on page 67.

battements chaque Noël, à des mariages, à la naissance d'enfants et de petits-enfants, à la rencontre de nouveaux amis et à la réminiscence de vieilles blagues. Quel honneur ce serait pour moi d'être là, avec elle, au moment où ce muscle fidèle déciderait de s'arrêter. Ce n'était pas quelque chose dont il fallait avoir peur, mais plutôt quelque chose d'inévitable. Et après des années à avoir subi des examens et des traitements, elle savait aussi bien que moi que cet instant approchait. Ces minutes représentaient son cadeau d'adieu à moi.

En repensant à cette soirée, je comprends que cette expérience, que très peu de médecins prennent le temps de vivre pleinement, représente un privilège. Il n'y avait

pas de chaos, pas de culpabilité et pas de sentiment tragique de responsabilité pour obscurcir mes pensées ou gâcher la pureté du moment. Nous savions toutes les deux que son corps ne pouvait pas être réparé; il était irréversiblement brisé. Son esprit, cependant, demeurait intact et serait fonctionnel jusqu'au moment où il serait libéré de sa prison. Encore aujourd'hui, je suis émerveillée devant la vaste étendue de la réalité qui règne en dehors de la médecine physique, et je n'oublierai jamais les 43 minutes que j'ai passées à tenir la main de cette étrangère durant la dernière heure de sa vie. 🌿

D<sup>r</sup> Ching passe sa deuxième année de résidence en médecine familiale à Abbotsford en C.-B.

— \* \* \* —



*Best French story by a family physician*

## Wisteria

Patrice Laplante MD MCISc CCMF

I had been told; I had read as much and I didn't quite believe it. Yet the wisteria ended up gaining the upper hand and irreversibly taking over the crosspieces of my arbor. Oh, of course I put up a fight at first—fearless pruning, guided twining, but it's a cunning, agile plant and grows so vigorously that any attempt to contain it quickly becomes futile. Now, many years later, it's impossible to tell whether the wisteria is supporting the arbor or vice versa. Why did I think it would be different for me than for other gardeners? That, unlike them, I would avoid this well-known pitfall? Some experts believe that only cement or stone arbors make suitable supports for wisteria .... What a pity! For then it is no longer the plant that is the focal point, but the structure.

This story began in 1995, in the small town where I set up my practice. A man of about 40 years of age had been walking around downtown over the previous few months, his face and arms covered in huge, raised, crimson patches. Kaposi's sarcoma. An unmistakable diagnosis. Striking stigmata of his advanced HIV. He seemed to enjoy showing them off. The first case of Kaposi's I had ever seen. He frightened me. He was so thin, so repulsive. Why did he choose our town? He could only have come from Montreal. He was disturbing; I would see people turn around as he passed by. Why didn't he stay at home? But he walked with a sure step, head held high, a proud look in his eye, immune to judgement. I must admit that despite my disgust, I had to admire him for showing himself in this way. Not

a week went by without my seeing him. In any case, he was impossible to miss. I don't think that he ever noticed me until the day he came to my office for the first time. His name was Sylvain.

I struggled hard to conceal my unease and even my disgust. It turned out he was the one who tried to put me at ease. Such warmth, openness, humour, intelligence. In 30 minutes, he made me forget his puffy, repulsive face so that all I could see was a magnificent, engaging, ever-so-kind man. His story was a sad one. After battling his disease for a number of years, he had accepted that the end was near and left Montreal to move closer to his family. He had split up with his partner 2 years previously, was now living on his own, and didn't have many friends. He refused all treatment, even AZT, despite its promising results. He accepted that we couldn't give him much to treat his Kaposi's. It wasn't his patches that pained him the most, but all the losses he had faced—his relationship, his house, his garden, his job. He wasn't afraid to show his patches, he wore them almost like badges of honour. A testimony to his freedom from shame, acceptance of the unconventional, courage in the face of difference, ignorance, ugliness, and fear.

It took us 3 consultations to write up his medical history, go over his personal and family history, with the conversation going off in tangents each time. He wasn't easy to manage. He was a man of many passions—cooking, drawing, art, music. Even though he was becoming more and more repulsive (one patch on his nose had become slightly necrotic), in spite of myself, I think I was becoming more and more attached to him. Once when he came for a consultation, he brought me

La version française de cet article se trouve à [www.cfp.ca](http://www.cfp.ca) dans la table des matières du numéro de janvier 2013 à la page 68.